

allant sous les ordres de quelques vieux officiers rejoindra l'armée, mais ces braves militaires seigneur de ne pas reconnaître les « barbares » pour n'avoir pas à s'opposer à leur passage.

Les conducteurs des brouettes, sur la promesse d'une haute paye supplémentaire, consentaient à continuer leur service jusqu'au moment où l'on trouverait des chevaux pour toute la troupe. Cependant ils eurent un moment d'hésitation, lorsqu'à Sou-Kiou, première ville de la province de Hou-pé, ils apprirent que l'armée chinoise occupait, à deux lieues plus loin, un passage resserré entre le fleuve bleu et les montagnes Tapa-ling.

Mandibul, parti en colère avec quatre hommes, dut reconnaître la gravité de la situation.

La milice de trois provinces, des régiments de ligne et un régiment de tigres de guerre de la garde impériale, sous les ordres du mandarin du cinquième point cardinal, virent général bien connu par ses exploits dans les guerres des taï-pings, se préparaient à recevoir bravement l'attaque des barbares.

Leur position avait été bien choisie: il fallait pour pénétrer dans les provinces centrales faire un long détour par les montagnes et l'effreux désert de Gobi ou bien leur passer sur le corps.

L'arrivée des barbares avait été signalée, les avant-postes chinois se jugeant trop exposés s'étaient repliés sur le gros de l'armée. Les milices sur les ailes occupaient une série de petits mamelons arides; le fond du défilé et la route elle-même étaient gardés par la ligne et les tigres de guerre.

Sou-Kiou était abandonnée par la population. Nos amis trouvèrent les portes ouvertes et gardées seulement par de vieilles paires de bottes suspendues aux machicolis. Farandoul expliqua cet usage à ses hommes: en Chine lorsqu'un mandarin quitte la ville confiée à ses soins, la population, si elle est contente de son administration, lui remet une paire de bottes d'honneur et lui enlève ses vieilles, pour les suspendre en témoignage solennel au dessus de la principale porte.

Nos amis profitèrent de la solitude de la ville pour se préparer par un bon repas et une bonne sieste à affronter l'armée chinoise. Les conducteurs de brouettes ne voulant pas se risquer, on les grisa, on leur promit encore un supplément de soldo mirifique et enfin, pour calmer leurs angoisses, on s'occupa de les mettre à l'épreuve des balles et des flèches par un blindage formé de quatre grands boucliers attachés par devant, par derrière et sur les côtés.

Quand tout fut prêt, profitant de l'accès de bravoure des conducteurs, on monta en brouette, on hissa les voiles et l'on partit rapidement sous l'impulsion d'une belle brise.

A deux kilomètres de Sou-Kiou, un bruit infernal frappa les oreilles des marins, c'était l'armée chinoise qui se mettait en train pour l'attaque attendue. Il fallut un peu plus d'un quart d'heure pour arriver en vue de l'ennemi. Sur les hauteurs, les Chinois de la milice frappaient avec rage sur leurs boucliers, brandissaient des sabres terribles, les gongs et les tambours résonnaient comme le tonnerre; aux postes avancés les tigres de guerre et les braves de la ligne agitaient des images de dragons flamboyants et se livraient avec des rugissements à une fantasia terrifiante.

Il urcusement les conducteurs de brouettes sous leur blindage ne pouvaient guère apercevoir toutes ces choses, sans quoi le cœur leur eût peut-être manqué; la brise soufflait, on allait comme l'éclair, les marins préparaient leurs armes, haches et revolvers.

— En avant ! cria Farandoul quand on fut à cent mètres de l'ennemi. Les soldats de la ligne armés de

leurs fusils à rouet attisaient depuis une demi-heure la flamme de leur colère.— Le moment était venu.

— Pau ! crièrent les officiers. Les rouets grinçèrent, tournèrent enfin, les mèches s'abâtirent et pan ! pan ! pan ! les détonations éclatèrent — mais les brouettes étaient passées et déjà les marins étaient aux prises avec les tigres de guerre de la garde.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 24 NOV. 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLIATREUIL & C^{ie}, Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse. Boite 325.

A NOS ANCIENS ABONNÉS

La nouvelle disposition concernant le prix de l'abonnement au CANARD ne s'applique pas aux anciens abonnés.

Nous expédions cette semaine tous les comptes à nos abonnés retardataires, et ceux qui ne paieront pas subitoto seront impitoyablement poursuivis.

CAUSERIE

C'est demain, 25 novembre que l'église célèbre la fête de Ste Catherine, patronne des jeunes filles. Cette date ne vous rappelle-t-elle pas, charmante lectrice, de bien doux souvenirs ?

Vous avez maintenant dix ans de ménage, deux ou trois chérubins aux cheveux bouclés se roulent à vos pieds, vous êtes aux prises avec les difficultés de la vie, et toutes les illusions se sont envolées à tire-d'aile comme une nichée de moineaux effarouchés. Mais, il y a une douzaine d'années, à pareil jour, c'était grande fête à la pension... Vous rappelez-vous quel remue ménage ! On enlevait les tables et les pupitres. On transportait le piano dans la grande classe convertie en salle de bal. On mangeait de la tige et on dansait jusqu'à dix heures du soir avec les camarades.

Où sont-elles aujourd'hui les petites camarades de ce temps-là ?

Out-elle réalisé le petit roman intime dont on ébauchait le plan le soir, au dortoir en se couchant. L'une rêvait un grand brun à moustaches, notaire ou avocat, sénateur ou député pour le moins. Elle a épousé un gros bonhomme à cheveux rouges, qui fabrique de la chandelle et du savon, et elle vit au milieu des barriques de suif et des saïsses de lessive concentrée.

L'autre qui ne voulait se marier que pour porter des dentelles, du velours et de la soie et aller dans le grand monde, est aujourd'hui la femme d'un brave cultivateur de la Renouche qui ne songe qu'à faire des engrais pour améliorer sa terre. Vous demandez blanc, elle vous donne noir.

Et tous ces souvenirs vous viennent à la mémoire en même temps que vous croyez encore entendre le son du piano de la pension qui servait d'orchestre au bal de la St Catherine.

L'année dernière, à pareille épo-

que j'avais l'honneur de tenir la plume dans le Canard et je me rappelle que je n'ai pas osé chers lecteurs, vous dire l'origine de cette expression: *Coiffer Ste Catherine*. Cette année je suis plus hardi, et je n'hésite pas un seul instant. *Coiffer Ste Catherine*, est une locution populaire très usitée pour dire; rester vicieux le fille, atteindre l'âge où l'on perd d'ordinaire l'espoir de se marier; l'âge de vingt-cinq ans selon les uns, trente selon les autres.

Cette locution semble avoir plusieurs origines.

Autrefois, dans quelques provinces de la France, quand une fille se mariait, c'était l'usage de coiffer à nu de ses amies qui désiraient bientôt faire comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale. Cet emploi, portant toujours bonheur à celle qui le remplissait, l'heureuse amie ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps peu éloigné.

On trouve encore dans certains villages plus d'une fille qui ferait des sacrifices pour attacher la première épingle sur une voile d'une mariée.

(Or, comme cet usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues et béatifiées sous le nom de Catherine, puisque, suivant la légende toutes sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille reste pour *coiffer Ste Catherine*. Cela signifie qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

Une autre explication de la locution dont nous parlons, est fondée sur l'ancienne coutume de coiffer les statues des saintes dans les églises.

Comme on ne choisissait que des filles pour rendre ce soin à Sainte Catherine, la patronne des demoiselles, il fut très naturel de considérer ce ministère comme une espèce de dévouement pour celles qui vieillissaient sans espoir après avoir vu toutes leurs compagnes se marier.

On peut choisir entre les deux versions.

Sainte Catherine est aussi la patronne des philosophes dans les collèges; c'est que cette grande sainte était aussi une savante qui par sa dialectique, confondit plusieurs philosophes païens et les convertit au catholicisme.

Quoiqu'il en soit, je suis certain que la fête de demain évoquera des souvenirs... peut-être des regrets, dans le cœur de plus d'une de nos lectrices.

Où allons-nous, grand Dieu ! Dans quel siècle de dépravation vivons-nous ! Sodome et Gomorre, les deux villes coupables de l'Écriture Sainte n'étaient que de la St Jean comparées à ce que nous sommes, et je ne serais pas étonné qu'un de ces quatre matins le feu du ciel vint nous griller le peu de cheveux qui nous restent.

L'autre jour le *Gagnard*, — qui, on ne sait pourquoi, a toujours la primauté de ces nouvelles, — nous annonçait que les petits *minteaux*, que ceux qui ont monopolisé le mal de *dints* s'étaient constitués en club de grosse des salons ! Que leur association était subdivisée en trois grandes sections, *horresco referens* ! la *targette*, la *manchette* et la *juquette* !

Le lendemain *l'Étendard* publiait dans ses colonnes l'édifiant entre-filet suivant que je découpe en tremblant : Beauhamp m'a demandé si j'étais pour lui; je lui ai répondu que non; qu'il était indépendant, tandis que j'étais conservateur quant même. Quelques instants plus tard je me suis rencontré avec Beauhamp et Ouclet dans une chambre de l'hôtel Fautoux. Beauhamp me dit: Vous êtes un bon cultivateur, vous devriez voter pour moi. J'ai un *beau taureau* et un *beau bétier*, je vous en donnerai les services gratuits. Il m'a alors offert le service de son mouton, je lui

ai répondu que je n'avais pas de moutonnes. Il m'a ensuite offert celui de son taureau, je lui ai dit que j'en avais un. Il m'offrait cela si je votais pour lui.

Est-ce assez Zola, je vous le demande ? Et dire que l'on voit de pareilles horreurs dans un journal qui s'intitule l'organe du parti catholique ! Je comprends qu'il s'agit ici d'un témoignage et je suis fier de la part des choses, mais il est certains détails qu'on doit nécessairement soustraire aux yeux des lecteurs et le grand vicairé l'aurait compris comme moi s'il n'était pas aveuglé par l'esprit de parti.

Et puis si l'on prend le fait en lui-même, cette offre du candidat Beauhamp n'est-elle pas le signe le plus frappant de la plus profonde démoralisation ? S'imagine-t-on ce que ce bon cultivateur aurait fait s'il avait eu des moutonnes ? A-t-on une idée des extrémités auxquelles il aurait pu se porter s'il n'avait pas eu de taureau ? Où allons-nous ? Hélas ! où allons-nous ?

Deux escrocs de haute volée et ayant leurs entrées dans le grand monde, assistaient un jour à un dîner auquel ils avaient été invités. Ils s'étaient mutuellement promis de ne pas perdre leur temps et de faire payer à l'amphitryon l'honneur qu'ils lui faisaient de s'asseoir à sa table.

L'un d'eux malheureusement se trouva fort mal placé et dans des conditions très désavantageuses. Il était assis entre deux dames et tellement gêné qu'il lui était absolument impossible de faire le moindre mouvement.

Son compagnon plus heureux se trouvait dans une excellente position pour travailler et il se mit à l'œuvre dès qu'on fut au dessert. Il laissa tomber sa serviette, et en se baissant pour la ramasser, il introduisit adroitement dans sa boîte une magnifique cuiller d'argent qu'il avait à la main.

Jaloux du sort qui favorisait ainsi son confrère, le premier, qui était au fait du truc et qui avait parfaitement deviné pourquoi l'autre s'était baissé, résolut de s'en venger.

On venait de le prior de chanter une chanson, il se leva :

— Mesdames et messieurs, dit-il, je ne puis malheureusement me rendre au désir de l'aimable société qui m'entoure. Je ne suis pas chanteur et il me serait absolument impossible de chanter quoi que ce soit. Mais je possède certains talents d'agrément dont je puis sur le champ et sans aucune préparation vous donner une idée. Je suis un peu escamoteur... non... je veux dire prestidigitateur.

— Vraiment ! fit-on de toutes parts.

— Oui, mesdames, reprit le malin filou, et si on le désire, je...

— Mais, tout le monde le désire, répondit-on en chœur.

Alors qu'on vouille bien me suivre pendant quelques instants. Voici une cuiller en argent que je mets dans ma poche, je soufflé dessus et orac ! elle n'y est plus.

Les plus sceptiques de l'assemblée s'approchèrent pour vérifier le fait et constatèrent qu'en effet la cuiller n'était plus dans la poche !

Autile de dire qu'elle n'y avait jamais été, et que l'adroit escroqueur, au lieu de mettre la cuiller dans sa poche, l'avait tout simplement glissée dans sa manche.

— Maintenant, reprit-il, je vais vous indiquer où est la cuiller. Elle se trouve dans la boîte de monsieur.

Et, en même temps, il désignait son malheureux compagnon, chez qui on trouva en effet la fameuse cuiller. Toutes les personnes présentes, à l'exception d'un seul individu qu'on devina, trouvèrent le tour charmant et on félicita chaudement le prestidigitateur improvisé.

Mot de la fin. Un de nos riches Canadiens s'em-

barquait l'autre jour pour l'Europe avec sa jeune épouse. Avant de partir il crut devoir faire quelques recommandations à la nourrice à qui il avait confié le bébé. La nourrice se mit à rire.

— Nourrice, dit-il, nous vous avons pris pour nourrir notre enfant et non pour nous rire au nez.

NOS ECHEVINS

C'en est fait les beaux jours sont finis ! Voici l'hiver avec son long cortège de glace et de frimas. Bientôt les fougues vents du nord viendront souffler la tempête et nous envelopper de leurs tourbillons de neige. Alors, oh ! alors, malheur à l'indigent !

C'est bien long l'hiver et il fait quelquefois bien froid... surtout dans les caves du marché Bonsecours où se tiennent les malheureuses, qui pour gagner leur misérable existence sont obligées de vendre des légumes et des fruits. Ces pauvres femmes sont là sans feu, exposées à toutes les rigueurs de la saison et elles y contractent quelquefois des maladies mortelles.

Aussi cette année, les hommes de cœur qui composent notre Conseil de ville, ont décidé de faire cesser ce triste état de choses qui dure depuis trop longtemps. Les souffrances qu'endurent les pauvres marchandes de légumes, les ont enfin touchés et c'est avec une vive satisfaction que nous avons vu la résolution héroïque qu'on prise nos dignes et magnanimes échevins.

Ils ont bien voulu permettre — permettre est sublime — de placer, dans le bas du marché Bonsecours où se trouvent les marchandes de légumes et de fruits, une fournaise, à condition que le charbon et la fournaise soient fournis par les dites marchandes de légumes et de fruits !

Comme le fait est presque incroyable, nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte même du rapport de cette séance mémorable.

Comité des marchés

Le comité des marchés s'est réuni hier après-midi

Présents: les échevins Beauhamp, président, Roy, Robert, Hillaud et Aloucoy.

Son Honneur le maire assiste à la séance, ainsi que les échevins Beau-soleil et Grenier.

On propose de placer une fournaise dans le bas du marché Bonsecours où se trouvent les marchandes de légumes et de fruits.

Il est décidé de permettre de placer une fournaise à condition que le charbon et la fournaise soient fournis par les marchandes de légumes et fruits.

Et la séance est ajournée.

N'est-ce pas que c'est généreux ?.. sans calembourg.

On permet à ces pauvres créatures de s'acheter une fournaise. On leur permet même de s'acheter du charbon ! Mais le plus embêtant c'est qu'on ne dit pas si on leur permettra d'allumer ce charbon.

Allons, dignes échevins, encore un bon mouvement. Accordez une dernière permission à ces pauvres femmes: permettez leur de s'acheter des allumettes et d'allumer leur charbon et vous aurez mérité de l'humanité. La société protectrice des femmes et des enfants vous votera des remerciements et les légumes... non, les marchandes de légumes vous béniront.

Antoiné

Dans un salon modeste : Un consommateur goûte des coïfs à la coque et fait une grimace qui ne laisse aucun doute sur leur fraîcheur.

Garçon, combien de temps gardes-vous vos coïfs.

Mais monsieur, jusqu'à ce qu'on les mange.